

Recherches sociographiques

L'essai littéraire québécois des années quatre-vingt : la collection "Papiers collés"

François Dumont

Images, Art et culture du Québec actuel
Volume 33, numéro 2, 1992

URI : id.erudit.org/iderudit/056696ar
DOI : [10.7202/056696ar](https://doi.org/10.7202/056696ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales,
Université Laval

ISSN 0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, F. (1992). L'essai littéraire québécois des années quatre-vingt : la collection "Papiers collés". *Recherches sociographiques*, 33(2), 323–335. doi:10.7202/056696ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques,
Université Laval, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'ESSAI LITTÉRAIRE QUÉBÉCOIS DES ANNÉES QUATRE-VINGT: LA COLLECTION «PAPIERS COLLÉS»

François DUMONT

Fondée en 1984, la collection «Papiers collés», des Éditions du Boréal, constitue aujourd'hui la principale collection québécoise consacrée à l'essai littéraire. L'analyse globale des quatorze titres parus au cours des années quatre-vingt fait apercevoir que leur point de départ typique est la mise en place d'un paradoxe, par un *je* affiché, à partir d'une circonstance. L'objet par excellence du discours est le Québec. Quant au point d'arrivée de ce discours, il s'agit non pas d'une résolution du paradoxe, mais de son exacerbation: se dessine en effet, dans chacun des essais de la collection, un refus de conclure lié à l'affirmation de la valeur de la contradiction.

Penser, assumer la perpétuité de ce qu'on ne savait pas penser, voilà la responsabilité.

Georges PERROS *Papiers collés*.

Plus que tout autre genre littéraire, l'essai pose à la littérature la question de sa nature et de sa clôture. S'attacher à délimiter l'étendue de la littérature québécoise, par exemple, c'est se voir d'emblée confronté au problème de la définition de l'«essai littéraire», autant dire de la littérarité elle-même. À cette question, l'histoire littéraire peut évidemment répondre — en la contournant — que le littéraire est «ce qu'on a qualifié de littéraire», et la théorie peut échafauder des propositions qui, du moins jusqu'à maintenant, sont peu concluantes sur le plan pragmatique¹. Aussi, à défaut de balises concrètes et sûres, quiconque veut parler de «l'essai littéraire

1. Pour mesurer les derniers développements de la théorisation de la littérarité, voir les actes du récent colloque international tenu au Musée de la civilisation de Québec (MILOT et ROY, 1991).

québécois des années quatre-vingt» doit d'abord s'expliquer sur sa conception du terme «littérature» et, plus particulièrement, sur la part de la littérature dans l'essai, tant celui-ci semble toujours ne ressortir qu'en partie à celle-là. Ces questions, au demeurant fondamentales, seront ici maintenues comme questions, comme horizon à partir duquel je tenterai de rendre compte des six premières années (1984-1989) de la collection «Papiers collés» des Éditions du Boréal. Les textes réunis dans cette collection permettent d'éclairer, outre la notion d'essai littéraire, certains aspects de ce genre tel que pratiqué dans le Québec contemporain.

Mais, seconde difficulté, comment parler de genre, au singulier, en ce qui concerne l'essai? Sous cette catégorie, l'histoire littéraire range habituellement un ensemble hétéroclite de types d'écrits qui sont pour ainsi dire définis «par défaut» (celui de ne pas appartenir aux autres genres, ou de ne pas ressortir à la fiction). À partir de ce principe, on va, par exemple, jusqu'à mettre sur un même pied le manifeste et l'historiographie, quand ce n'est pas le journal intime et le pamphlet, alors que chacun de ces sous-genres comporte à l'évidence d'irréductibles traits spécifiques. Je ne parlerai donc pas de l'essai en général, mais bien d'un sous-genre particulier, lui-même multiforme, l'«essai-collage». En effet, comme son titre l'indique, la collection «Papiers collés» regroupe uniquement des recueils de textes qui, pour la plupart, ont déjà paru ailleurs (dans des revues ou des journaux, le plus souvent). On aurait tort, me semble-t-il, de dévaluer *a priori* le résultat de tels assemblages. Qu'il suffise, à cet égard, de rappeler la qualité et l'importance, dans le corpus québécois, de livres comme *Mon encrier*, de Jules FOURNIER *Convergences*, de Jean LEMOYNE, ou *La ligne du risque*, de Pierre VADEBONCŒUR, pour ne citer que ceux-là.

Troisième difficulté : de quelle année dater un texte d'abord paru dans un journal ou une revue et réédité plus tard, à côté de textes qui le complètent et l'éclairent? L'essai-collage a souvent cette particularité d'adhérer étroitement à l'actualité par son propos, mais de s'en dégager aussitôt par la nouvelle contextualisation que le livre constitue². Aussi n'est-il pas tout à fait exact, ou en tout cas complet, de parler ici des années quatre-vingt. Cette dernière difficulté — comme, du reste, les deux premières — concerne aussi les autres genres littéraires : *L'âge de la parole* de Roland GIGUÈRE, par exemple, que l'histoire littéraire considère comme un «classique» de la poésie québécoise des années soixante, inclut des poèmes datés des années quarante et cinquante. Ainsi les nombreuses difficultés que pose l'étude de l'essai peuvent devenir autant d'occasions de nuancer les «facilités» du discours sur la littérature.

2. «Sous ce titre emprunté à Georges Perros, lit-on sur la page de garde des premiers livres de la collection "Papiers collés", des recueils de textes épars, mais dont le rassemblement fait apparaître aussi bien la variété que la continuité de leur pensée et de leur écriture.» François RICARD fait remarquer qu'il n'y a pas seulement un déplacement chronologique dans la constitution des recueils d'essais, mais aussi un nouveau centrage, par le passage de l'événement comme objet du discours à ce que RICARD appelle la «nécessité intérieure» du sujet, laquelle deviendrait le véritable facteur de cohérence du livre (RICARD, 1977 : 370).

Au cours des six premières années de son existence, la collection «Papiers collés» réunit pas moins de quatorze titres³, qu'on pourrait subdiviser à partir de la nature des textes recueillis. Il y a d'abord les chroniques journalistiques, orientées surtout vers l'actualité politique (*La passion du présent* et *Chroniques politiques*, par exemple); ensuite, les articles de professeurs d'université, très nettement orientés vers l'étude de la littérature (*La littérature contre elle-même*, *L'écologie du réel*); enfin, les «essais méditatifs⁴», qui se présentent comme des réflexions «libres» et qui ne relèvent pas d'une «spécialité» de l'auteur (*Essais inactuels*, *Le regard oblique*). Cette subdivision, si elle permet d'indiquer des tendances générales, n'est toutefois pas étanche: il arrive fréquemment (à vrai dire, le plus souvent) que des livres réunissent des textes qui participent de plusieurs types: de la chronique et de la «méditation» (*Chroniques matinales*, *La chanson de Roland*), ou du discours savant et du lyrisme le plus intime (*La visée critique*, *La poussière du chemin*). Pour rendre compte de cet ensemble varié, je partirai, plutôt que d'une caractérisation de chacun des livres⁵, de trois questions qui les concernent tous: le point de départ du discours, son objet et son point d'arrivée.

I

Malgré le flou relatif duquel la théorie littéraire n'arrive pas encore à tirer la notion d'«essai littéraire», un consensus se dégage cependant très nettement autour de l'importance du *je* dans ce type d'écrit. C'est par exemple à partir d'un «je non métaphorique» que Jean-Marcel PAQUETTE distingue l'essai des autres genres littéraires (PAQUETTE, 1972: 78) et à partir d'une «rhétorique du moi» que Marc ANGENOT distingue l'essai littéraire de la masse des écrits qui relèvent de la prose d'idées (ANGENOT, 1982: 46). Dans le cas de la collection «Papiers collés», il est en tout cas très clair que c'est le *je* qui préside ouvertement à l'organisation du discours: la subjectivité est posée comme point de départ constamment affiché. Ainsi, les chroniqueurs se distinguent des autres journalistes en ce qu'ils ont le loisir d'allier «la

3. On trouvera la liste des ouvrages de la collection ainsi que les références complètes en bibliographie.

4. L'expression est de Marc ANGENOT, qui parle aussi de genre «délibératif intérieur». Il s'agit, écrit Angenot, «moins de dévoiler un "contenu" extérieur à la pensée que de montrer les mécanismes intimes par lesquels la pensée se donne ses objets [...] [L'essai-méditation] ne s'appuie pas sur un *savoir* mais cherche à en saisir la genèse, à travers l'intuition ou le "vécu" si l'on veut» (ANGENOT, 1982: 57).

5. Plusieurs des essayistes regroupés dans la collection «Papiers collés» mériteraient cependant d'être étudiés davantage du point de vue de ce que leur œuvre a de spécifique, notamment en ce qui concerne la stylistique. Je pense par exemple à André BELLEAU ou Pierre VADEBONCŒUR, qui ont suscité jusqu'à maintenant plus d'hommages que d'analyses, et aux critiques littéraires, qui sont rarement étudiés en tant qu'écrivains. Le statut incertain de l'essai n'est sans doute pas étranger au fait que l'étude littéraire de l'essai québécois soit, dans l'ensemble, relativement peu développée, d'autant que la valeur globale de ce corpus est souvent mise en cause. L'essayistique, toutefois, constitue un secteur important des travaux théoriques menés en littérature au Québec ces dernières années.

rigueur et l'intuition» (GAGNON, 1985 : 8); les critiques se distinguent des chercheurs en ce qu'ils «intègre[nt] la dimension subjective à l'élaboration de la réflexion» (BROCHU, 1988 : 140); quant aux écrivains qui pratiquent l'«essai-méditation», ils se distinguent des «écrivains» par «un retrait vers quelque chose d'antécédent qui est soi-même» (VADEBONCŒUR, 1987 : 194). C'est ainsi que l'expérience individuelle prend d'emblée statut de donnée, que l'opinion s'entremêle volontiers à la démonstration. Lysiane GAGNON, par exemple, n'hésite pas à établir un diagnostic sur l'humeur de l'électorat à partir d'une conversation avec un chauffeur de taxi (GAGNON, 1985 : 105) et Lise BISSONNETTE appuie sa conception du Québec sur son enfance abitibienne (BISSONNETTE, 1987 : 272). Semblablement, Jacques GOUBOUT, parlant de son expérience d'écrivain, parle de l'écrivain en général (GOUBOUT, 1984 : 107); André BELLEAU, de son côté, remodèle une entrevue radiophonique sur sa propre pratique de l'essai (reproduite dans *Liberté*, 169 : 92-97) pour en faire une essayistique générale (BELLEAU, 1986 : 85-89). Plus subtilement, François RICARD s'oppose à des adversaires dont la nature et l'importance sont établies à partir d'un sentiment personnel érigé en constat :

[...] il a été beaucoup recouru à l'Orient ces deux dernières décennies. Pas seulement au Québec, bien sûr, mais particulièrement au Québec. La vogue orientaliste a eu beau venir d'abord des États-Unis, et elle a eu beau déferler dans toute l'aire d'influence américaine — c'est-à-dire dans tout l'Occident —, je suis persuadé qu'en très peu d'endroits elle a rencontré un terrain aussi réceptif, aussi ouvert, aussi consentant qu'ici même, dans notre communauté intellectuelle, littéraire et artistique. Je gage que si l'on recensait dans les divers pays d'Occident les membres de toutes les sectes orientalistes, [...] le contingent québécois serait trouvé, proportionnellement, l'un des plus nombreux. Et sans doute aussi l'un des plus enthousiastes. Il y a même, je dirais, une manière typiquement québécoise d'être orientalisant, et cette manière se caractériserait par une intensité, une force de conviction, un *sérieux* dont on verrait difficilement l'égal dans d'autres milieux [...] D'où vient cela? (RICARD, 1985 : 65-66).

Les expressions comme «je suis persuadé», «je gage», «sans doute», ainsi que l'emploi du conditionnel n'empêchent pas l'auteur de transformer, dans la suite de son texte, son opinion en phénomène; les hypothèses d'explication qui suivront seront formulées, elles, comme des opinions, mais l'hypothèse de base n'en sera déjà plus une.

Le *je* comme énonciateur affiché (et ses corollaires, l'expérience personnelle et l'opinion comme données recevables) sert à l'essayiste de point de départ. À la source de tous les essais de la collection «Papiers collés» se trouve aussi, plus ou moins explicitement, une circonstance. Cela est évident dans le cas des chroniques journalistiques qui portent sur les épisodes quotidiens de la vie politique. Les articles de professeurs d'université, quant à eux, sont le plus souvent des réponses à une question posée lors d'un colloque ou dans le cadre d'un numéro de revue. Mais même dans le cas de l'«essai-méditation», si l'objet de ladite méditation peut être tout à fait gratuit, l'occasion, elle, est toujours présente: les essais de Gilles ARCHAMBAULT, par exemple, constituent une série par leur inscription commune dans l'espace d'une chronique; ceux de Pierre VADEBONCŒUR par leur participation au projet éditorial de la revue *Liberté*.

Dans l'économie générale de la collection, la revue *Liberté* prend d'ailleurs une importance considérable. En effet, plusieurs des articles réunis dans les divers livres de la collection sont étroitement liés à la politique éditoriale de la revue. On trouve, dans le comité de rédaction de la revue et parmi les collaborateurs réguliers ou chroniqueurs, nombre d'auteurs de la collection : le directeur de la revue, François RICARD, qui est aussi le directeur de la collection, André BELLEAU et Jacques GOUBOUT, qui comptent parmi les fondateurs de *Liberté*, Gilles ARCHAMBAULT, Jacques BRAULT, Jean LAROSE, Pierre VADEBONCUR. Plus encore : de nombreux textes reçoivent leur impulsion initiale de questions posées par la revue. C'est le cas, notamment, chez André BELLEAU, Jean LAROSE, François RICARD. Les articles d'un même numéro (par exemple le numéro 138, intitulé *Hair la France ?*) essaient dans la collection, ce déplacement mettant en évidence la cohérence du projet de l'individu, tout en occultant l'importance du projet d'une revue qui, me semble-t-il, a contribué plus que toute autre au développement de l'essai québécois contemporain.

Si *Liberté* se présente comme une revue littéraire, elle n'est cependant pas exclusivement tournée vers la littérature. En fait, ce qui la caractérise depuis sa fondation en 1959, c'est moins la littérature en tant qu'objet que la littérature en tant que point de vue. Il n'est pas rare, en effet, que les thèmes des numéros de *Liberté* soient à première vue bien éloignés du littéraire. Ils constituent même parfois une sorte de défi posé à la littérature, à la pertinence du point de vue littéraire dans le discours social. Mais ce défi n'est relevé — à de très rares exceptions près — par aucun autre genre que l'essai. En effet, tous les numéros organisés autour d'une question précise (et non d'un thème plus ou moins polysémique) ne font appel qu'à l'essai. Il semble que l'essai constitue, dans *Liberté* comme ailleurs, la seule survivance de la « littérature de circonstance ». Dans les quotidiens québécois, notamment, il y a longtemps que la littérature ne subsiste que par exception comme discours, sinon dans l'espace accordé à l'opinion de l'éditorialiste ou du *columnist* (lesquels, du reste, se défendent bien, en général, de « faire de la littérature »). Le littéraire y prend plutôt figure d'objet marginal de nature plus ou moins commerciale. *Liberté* n'est certes pas assimilable aux journaux : on y prend volontiers ses distances avec l'actualité et on y publie régulièrement des poèmes, des récits, parfois de courtes pièces de théâtre. Néanmoins, c'est presque exclusivement par l'essai que se réalise, dans les revues comme dans les journaux, la confrontation du discours littéraire avec les circonstances que sont tel événement ou tel « problème »⁶.

6. Quant au « thème » proprement dit, on sait que certaines revues consacrées à la poésie (comme *Estuaire*) ou à la nouvelle (comme *XYZ*) réalisent très souvent des numéros thématiques. Dans ces cas, toutefois, le thème constitue davantage une contrainte (d'ailleurs assez floue, le plus souvent) que la sollicitation d'interventions dans le cadre d'un débat circonscrit (interventions que pouvaient constituer, par exemple, certains « poèmes de circonstance » du siècle dernier, et même certains « poèmes du pays » des années soixante).

Mais que fait le *je* de la circonstance? En tant qu'espace de sa réflexion, la circonstance (le lieu original de publication, notamment) détermine, jusqu'à un certain point, un ton et un format, qui, à leur tour, déterminent une manière et des limites. En tant qu'objet, la circonstance devient souvent, en l'occurrence, l'occasion de mettre en scène un paradoxe qu'il s'agira de dénoncer, d'assumer ou d'éclairer.

Plusieurs des *Chroniques politiques* de Lysiane GAGNON s'ouvrent sur la dénonciation explicite d'un paradoxe: «À paradoxe... C'est le chef du parti le plus conservateur qui dérange, inquiète, effraie» (GAGNON, 1985: 104); ou encore: «Paradoxe: c'est avec M. Ryan que M. Trudeau se livre à des pourparlers sur le projet de charte fédérale, alors que M. Lévesque, seul habilité à parler au nom du Québec, discute, lui, avec M. Clark, lequel n'est pas habilité à négocier au nom du fédéral, pas davantage que M. Ryan sur le plan provincial!» (GAGNON, 1985: 142). Dans son texte liminaire, intitulé «À propos des hommes de mon âge», Jean-Paul L'ALLIER pose d'emblée ce paradoxe: «je parle ici des hommes de mon âge et non pas des gens de mon âge» (L'ALLIER, 1987: 17), avant d'enchaîner sur une profession de foi féministe. Quant à lui, Pierre VADEBONCEUR déclare: «Il ne faut pas faire la distinction première entre le bien et le mal. Je la ferai» (VADEBONCEUR, 1987: 185). Il s'agit bien, ici, comme le veut l'étymologie du mot «paradoxe», d'aller «contre l'opinion commune».

Assumer un paradoxe, c'est admettre simultanément deux énoncés contradictoires. Telle est la conception que se fait André BROCHU de la critique littéraire:

Pour ma part, en tout cas, je n'écris pas sans me mettre à la *place* de qui me lit, sans désirer me lire à travers lui, et le meilleur de mes idées, si tant est que j'en ai de passables, me vient des objections, amicales ou pas, que je lui prête — ou que je lui rends. Grâce au lecteur, à la *position critique* dont il me rend possible l'adoption face à mon propre discours, position critique relative à une situation de lecture qui déborde ma propre situation de lecteur, je peux dépasser mes intuitions subjectives vers une raison commune, raison toujours à faire et avec tous (BROCHU, 1988: 120).

C'est sur un autre mode, celui de l'ironie, que Gilles ARCHAMBAULT double lui aussi ses propos d'une constante autocritique; car «Écrire, c'est tout ou rien. Souvent en même temps. Quand on se livre à cette occupation sans l'ironie, on risque de se noyer dans le ridicule. [...] Jusqu'à mon heure dernière je me réserve le droit de me moquer de l'écrivain. Surtout s'il a mes tics, mes petites idées, ma vanité» (ARCHAMBAULT, 1984: 20).

D'autres essayistes s'efforcent plutôt d'éclairer un paradoxe, ce qui n'exclut pas bien entendu qu'ils le dénoncent ou qu'ils l'assument. Ainsi André BELLEAU peut-il écrire: «Le discours québécois est bloqué dans une question nationale obsessionnelle et indépassable. Nous en sommes tous là. Comment le libérer? Il faudrait réussir à parler *d'autre chose* qui soit au fond *la même chose* (car on ne pourra jamais faire comme si la question n'existait pas)» (BELLEAU, 1986: 33). Il faudrait donc, pour éclairer la confusion, poser d'abord franchement le paradoxe. C'est ce qu'affirme Jacques BRAULT au sujet des relations du poétique et du politique: «Cette nuit de contradiction, il ne faut pas chercher à la "blanchir" tout d'un coup, mais il faut la vivre patiemment, la réactiver même, car elle est féconde» (BRAULT, 1989: 80).

II

Le *je*, à partir d'une circonstance, pose un paradoxe. Tel est le point de départ typique des essais de la collection «Papiers collés». Le *je*, la circonstance et le paradoxe constituent aussi des objets du discours. D'autres objets, la littérature notamment, prennent une importance considérable. Mais aucun objet n'est plus englobant, dans la collection, que le Québec. Même si cet objet est systématiquement critiqué, parfois rejeté, il demeure très souvent la question qui transcende toutes les autres, comme c'est d'ailleurs le cas, me semble-t-il, dans l'essai québécois en général.

Les chroniques journalistiques, à cet égard, sont exemplaires : la politique, dans la collection «Papiers collés», c'est, peu ou prou, la politique québécoise. Tel est le cas chez Lysiane GAGNON, chez Jean-Paul L'ALLIER, chez Lise BISSONNETTE qui, même lorsqu'elle parle de la Finlande, parle toujours du Québec, d'une « interrogation sur les valeurs, sur la façon mystérieuse dont se transmet le goût des lumières, et qui nous a un peu laissés en marge » (BISSONNETTE, 1987 : 66). Même chose chez Rolande ALLARD-LACERTE qui, à l'occasion d'un séjour au Maroc, entend « l'écho des préoccupations qui sont nôtres, un rappel de nos soucis et projets de société » (ALLARD-LACERTE, 1989 : 172-173).

L'objet littéraire, cependant, paraît échapper, parfois, au paradigme du « problème québécois ». S'il est clair que le Québec est l'objet constant des livres de Jean LAROSE et de Pierre NEPVEU, par exemple, cela ne semble pas être vrai de ceux de François RICARD et de Pierre VADEBONCŒUR. Mais ici, il faut considérer les assemblages des textes et non seulement les articles pris isolément. Dans le livre de RICARD, on trouve d'abord une préface d'un écrivain tchèque, ensuite une épigraphe anglaise, puis une succession d'articles sur des auteurs de diverses nationalités, surtout européennes. Apparemment, le Québec n'est qu'une parcelle d'un vaste horizon qui dépasse les débats locaux. Cela devient moins clair au moment de la conclusion. En effet, le plan général du livre veut que la dernière section, intitulée « Provinciales », s'ouvre sur le portrait d'un écrivain québécois fictif (dont le patronyme est « Petit »), pour se clore sur un texte intitulé « Le relais européen », texte qui ferme et la section et le livre. On comprend, dès lors, que parler de l'Europe serait la meilleure façon de régler le « problème québécois » : « Notre véritable défi, pour l'heure, conclut RICARD, est d'accéder à la généralité la plus grande sans perte d'identité — et cette généralité, la possibilité de cette généralité nôtre, c'est précisément la France (l'Europe) qui l'incarne » (RICARD, 1985 : 191). Ainsi, parler de l'Europe, c'est encore, pour une part tout au moins, s'inscrire sous le paradigme de la « question du Québec ». Pierre VADEBONCŒUR adopte lui aussi le point de vue selon lequel « la France enseigne le monde » (VADEBONCŒUR, 1987 : 123). Dans ce cas-ci, toutefois, on ne saurait dire que le livre se lit comme un discours sur le Québec ; il s'agirait plutôt, comme le suggère l'auteur, d'un discours qui vise à « se soustraire à la détermination » (VADEBONCŒUR, 1987 : 193), à s'affranchir notamment d'une sorte de déterminisme selon lequel un Québécois ne parle toujours, en définitive, que du Québec.

Une telle volonté d'affranchissement me semble à l'œuvre dans d'autres livres de la collection. Dans *L'écologie du réel*, par exemple, Pierre NEPVEU voudrait «repenser le mode d'être de la littérature et de la culture québécoises, moins en tant que littérature ou culture "nationales" qu'en tant que contemporaines» (NEPVEU, 1988: 10). On trouve un discours du même ordre chez André BROCHU, lequel incite les critiques québécois à développer, au Québec, l'étude de la littérature française, ce qui pourrait être, dit-il, «notre façon à nous, critiques du Québec, de servir la littérature et d'inventer l'universel» (BROCHU, 1988: 132). Jacques BRAULT et André BELLEAU vont plus résolument encore vers un ailleurs; mais non sans bien marquer d'abord d'où ils parlent. *La poussière du chemin et Surprendre les voix* s'ouvrent en effet tous deux sur des textes d'appartenance fortement autobiographiques. De plus, il n'est pas rare, dans ces deux livres, qu'une question soit abordée à partir de la situation québécoise: BRAULT parle, par exemple, de l'existentialisme en partant de la prégnance de ce courant de pensée au Québec (BRAULT, 1989: 30-35) et André BELLEAU fait de même pour parler de la culture allemande (BELLEAU, 1986: 39-48). Toutefois, les deux auteurs, une fois posée leur appartenance québécoise, arrivent à porter leur regard ailleurs sans que la question du Québec les ramène aussitôt chez eux. Ainsi BRAULT, dans «Le poète et le réel», ne fait aucune allusion au discours québécois (sorte de détour obligé, depuis *L'homme rapaillé*, pour les poètes québécois), choisissant plutôt de parler d'ontologie (BRAULT, 1989: 116-118) et BELLEAU, parlant de la Guadeloupe, n'établit aucun parallèle avec le Québec, choisissant d'envisager ce pays pour lui-même (BELLEAU, 1986: 27-28).

Les essais de la collection «Papiers collés» tendent à confirmer, dans l'ensemble, que la question du Québec constitue, pour l'essayiste québécois, une «pente naturelle», pour reprendre une expression qu'utilise François RICARD au sujet de la religion et de l'américanité (RICARD, 1985: 70, 188), et cela même si l'essayiste fait du Québec une sorte de repoussoir. Il semble en effet que le Québec, lorsqu'on l'envisage comme repoussoir (chez LAROSE ou RICARD, par exemple), ait tendance à ressurgir comme objet transcendant, alors que déplacé du côté du sujet, il permet de véritables ouvertures, sans qu'aussitôt, pour reprendre cette fois-ci les termes d'André BELLEAU, «l'univers se rapetisse» et se replie dans le «village primordial» (BELLEAU, 1986: 161).

III

Dans la collection «Papiers collés», un *je*, donc, à partir d'une circonstance, pose un paradoxe, lequel concerne ultimement, dans la plupart des cas, la question nationale. Qu'advient-il de ce paradoxe? Plutôt que de se résoudre, il se transforme en un nouveau paradoxe. Se dessine en effet, en filigrane de l'ensemble des livres de la collection «Papiers collés», un véritable refus de conclure, lié à l'affirmation de la valeur de la contradiction. Ce trait général s'applique mieux à certains essayistes qu'à d'autres. André BELLEAU, notamment, dans la première mouture de *Surprendre les voix, Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, concluait son livre par cette affirmation:

« Je ne désire pas conclure » et se félicitait, dans la conclusion de l'un de ses articles, de contredire ce qui précédait, estimant que c'était là « la meilleure façon de conclure » (BELLEAU, 1984 : 200, 153). Mais si le refus de conclure et la valorisation de la contradiction sont plus prégnants dans certains livres que dans d'autres, ils sont toutefois observables, à des degrés divers, chez tous les essayistes de la collection.

Au terme du *Murmure marchand*, on peut lire que « La mort de Dieu et de Karl Marx, c'est la fin des temps historiques. Dans l'avenir il n'y aura plus que des peuples heureux ». Ici le paradoxe est double : la fin de l'histoire inaugure l'avenir et les peuples heureux, dans le contexte, sont des peuples voués à la « mort culturelle » (GODBOUT, 1984 : 148, 8). Gilles ARCHAMBAULT explique ainsi son constant recours à l'humour : « Si j'ai parfois fait des gorges chaudes, c'était pour ne pas pleurer » (ARCHAMBAULT, 1984 : 7). Relisant ses chroniques, Lysiane GAGNON remarque « que tous ces événements s'enchaînent, et qu'il y a, dans la vie politique d'une société, une logique interne et un foisonnement d'interactions et de liens de cause à effet, sans que rien par ailleurs ne soit réductible à des lois générales » (GAGNON, 1985 : 8). Il y aurait donc des lois qui gouvernent tous les événements politiques, mais, en même temps, ces événements échapperaient ultimement aux lois. François RICARD dans la conclusion de son livre, s'oppose à l'« universel particulier » américain au nom de la souveraineté que pourrait provoquer au Québec un intérêt pour la France (RICARD, 1985 : 190-191). Le livre de Pierre VADEBONCŒUR trouve et son impulsion et sa conclusion dans cet énoncé paradoxal : pour « être absolument moderne », comme l'enjoignait jadis Arthur RIMBAUD, il faudrait aujourd'hui « être absolument inactuel » (VADEBONCŒUR, 1987 : 196). L'axiome auquel aboutit Jean LAROSE est que le discours québécois repose sur un « mimétisme ébloui » de ce qu'il rejette, d'où ses « terribles contradictions » (LAROSE, 1987 : 16, 95). Parlant par exemple de la pertinence des mesures de représailles à l'égard de l'Afrique du Sud, compte tenu des incidences de celles-ci sur des projets concrets d'émancipation, Lise BISSONNETTE conclut : « On finit par renoncer à faire ses équations morales, à distinguer le pire du moins mauvais. Entre les deux, il n'y a même pas de place pour les idées simples » (BISSONNETTE, 1987 : 191). Jean-Paul L'ALLIER, en guise d'épilogue, émet l'opinion que les nombreux changements qu'a connus le Québec depuis les années soixante n'étaient pas vraiment des changements. « Une chose est sûre, écrit-il, c'est qu'en vingt ans, malgré les multiples mutations et les transformations considérables que nous avons connues à bien des points de vue, les problèmes fondamentaux de la société québécoise [...] demeurent étrangement les mêmes » (L'ALLIER, 1987 : 268). Pierre NEPVEU, s'intéressant lui aussi au Québec, mais à la littérature davantage qu'à la politique, conclut son livre par un éloge de la multiplicité des réponses aux questions qui se posent aujourd'hui. Cette multiplicité, estime-t-il, devrait être préférée à la synthèse :

Dans cette catastrophe d'un univers qui aurait, comme dit Brecht et, à sa suite, Betty Goodwin, perdu son centre, la littérature apparaîtrait ainsi non comme une « solution », ni même une consolation, mais précisément comme l'affirmation réitérée selon laquelle s'« il y a un nombre illimité de centres », chacun doit alors être produit et maintenu ne serait-ce que de la manière la plus éphémère et la plus précaire (NEPVEU, 1988 : 220).

André BROCHU conclut pour sa part ses « Positions » par un éloge de l'écriture, en recourant carrément à l'oxymore⁷ : « en attendant, nous pouvons au moins oublier nos raisons de vieillir et ranimer le feu sous la cendre, le feu toujours le feu, vif et mort, qui est, mettons, le feu de l'écriture » (BROCHU, 1988 : 149). C'est aussi en unissant les contraires que Jacques BRAULT identifie les tenants et aboutissants de l'écriture : « Il m'est impossible, avoue-t-il, d'envisager l'écriture et la lecture autrement que comme les complémentaires d'une quête à la fois folle et sage, vouée à l'échec et à la trouvaille » (BRAULT, 1989 : 48). Citons enfin le petit poème qui tient lieu de conclusion à *La chanson de Rolande* (ALLARD-LACERTE, 1989 : 246) :

Laisser dans son sillage
sur sable mouvant
éphémère et éternelle
l'empreinte de son pas sage.

Ici le calembour le dispute à l'oxymore pour caractériser, me semble-t-il, la forme de l'essai-collage elle-même. En effet, le collage ne transforme-t-il pas l'éphémère en durée, en même temps que divers « passages » en autant de questions et de réponses « mouvantes », jamais synthétisées ?

Les divers paradoxes que je viens d'évoquer ne peuvent être comparés sans faire abstraction du caractère particulier de chacun des livres de la collection, de leur perspective parfois très différente. La question du Québec, toutefois, dont j'ai dit qu'elle s'avérait l'objet ultime de la plupart d'entre eux, permet de voir se dessiner un consensus relatif du côté d'un paradoxe singulier : l'indépendantisme antinationnaliste.

Jean-Paul L'ALLIER émet l'opinion que « Le nationalisme de la dernière génération n'était pas d'abord le prolongement attardé de celui du début du siècle, et celui qui viendra risque peu de ressembler à celui d'aujourd'hui ». Pour définir la situation contemporaine, il observe avec satisfaction que « la polarisation est disparue ». Ainsi, pourrait-on dire, la défaite, lors du référendum, aurait été moins celle du « oui » que celle du binarisme de la question. Il est clair, en tout cas, dans les essais de la collection, que si le nationalisme québécois est fortement critiqué, ce n'est jamais au profit de l'option fédéraliste. Un refus très net de la polarisation se dessine notamment chez Lise BISSENETTE, qui prêche pour une « ouverture au monde [qui] semble l'antithèse d'un mouvement nationaliste et une menace de mort pour lui. Mais il mourra, estime-t-elle, beaucoup plus sûrement encore s'il continue sur sa lancée d'hier, qui ne stimule plus ». Et elle prend soin d'ajouter : « Ce ne sont pas ses adversaires, de toute façon, qui lui feront forte concurrence » (BISSENETTE, 1987 : 297). Cette problématique ne concerne d'ailleurs pas seulement l'opposition entre indépendantistes et fédéralistes. En ce qui a trait à l'influence des États-Unis dans la culture québécoise, par exemple, la journaliste, après avoir souligné à quel point le discours québécois est imprégné du discours américain, n'en conclut pas moins qu'il

7. « Figure juxtaposant deux mots contradictoires » (TERRASSE, 1977 : 154).

faudrait développer, au Québec, l'étude des États-Unis (BISSENETTE, 1987: 82-85). À des degrés divers, un tel refus du nationalisme au nom de l'intérêt de la nation me paraît constituer une manifestation exemplaire de la valorisation du paradoxe dans la collection «Papiers collés». Pour en saisir toutes les nuances, il faudrait toutefois tenir compte des formes particulières de l'ironie chez Gilles ARCHAMBAULT ou Jean LAROSE, entre autres, et de l'inscription des livres de Jacques BRAULT ou de Pierre VADEBONCEUR dans l'ensemble d'un itinéraire. Une étude plus systématique de l'objet littéraire, par ailleurs, ferait ressortir à quel point la littérature, de multiples façons, est volontiers retournée «contre elle-même».

*
* *

En regard du thème du présent numéro, «images dans l'art et la culture du Québec actuel», rappelons qu'en tant qu'effets, les images renvoient aux procédés que sont les figures de rhétorique. Ainsi, plusieurs images disparates quant à leur contenu sémantique peuvent receler, du point de vue des procédés rhétoriques qu'elles mettent en œuvre, une certaine parenté. Ce serait ici le cas dans la collection «Papiers collés», où la très grande diversité des discours et des styles trouverait une sorte de dénominateur commun dans le recours aux figures qui rapprochent les contraires: paradoxisme, ironie, oxymore, antiphrase, etc.

Cette constante s'explique peut-être tout simplement par la politique éditoriale de la collection. En effet, François RICARD, directeur de la collection «Papiers collés», soutenait en 1977 que tout essai proprement littéraire «tend non seulement à repousser les idées reçues, mais aussi à s'établir en marge ou à l'envers des idéologies, des unanimités et de toute parole collective» (RICARD, 1977: 378). Tout essai proprement littéraire reposerait donc, de ce point de vue, sur le paradoxe⁸.

Si le paradoxe (ainsi que les figures qui lui sont apparentées) est tellement important dans les essais de la collection, ce peut donc être d'abord parce qu'ils sont, précisément, *littéraires*. Il me semble cependant que l'usage du paradoxe est porté, dans les années récentes, à un très haut degré. Parlant des années soixante et soixante-dix, RICARD encore soulignait ce trait général: «la tentative, de la part d'un JE divisé,

8. Jean-Marcel PAQUETTE écrit que l'essai «est par excellence le catalyseur d'une crise — crise dont l'individualité n'est que le siège épiphénoménal, et "l'état du monde", le prétexte: en fait, c'est la conscience humaine qui se distend. Le scepticisme (entendu dans le sens le plus général, non pas seulement comme doctrine philosophique) est un attribut aussi bien de la pensée qui se manifeste dans l'essai que du langage par lequel cette pensée prend forme. D'où l'utilisation qui y est faite du paradoxe, qui est une vérité d'ordre poétique» (PAQUETTE, 1972: 83). Georges LUKÁCS parlait quant à lui de l'ironie comme figure caractéristique de l'essai (LUKÁCS, 1974). En ce qui concerne les éventuels fondements rhétoriques de la littérarité de l'essai, on se reportera avec profit à *Rhétorique de l'essai littéraire* (TERRASSE, 1977).

tendu, d'explorer et de résoudre cette tension en la projetant, dans l'écriture, dans un NOUS à la fois réel et mythique» (RICARD, 1977 : 377). Plutôt que par la tentative de résolution du paradoxe, les années récentes, du moins telles qu'elles apparaissent dans la collection «Papiers collés», se caractériseraient par son exacerbation.

À supposer que la collection «Papiers collés» représente les années récentes⁹ —comme on a souvent dit de la collection «Constantes», des Éditions HMH, qu'elle représentait les années de la Révolution tranquille—, les figures qui ressortissent au paradoxe permettraient de cerner l'un des traits actuels du discours québécois. Ce «culte du paradoxe» s'expliquerait sans doute par la méfiance que les contemporains entretiennent envers les systèmes clos et les utopies unitaires, lesquels n'auraient produit que déceptions. Mais la caractéristique de l'essai québécois contemporain serait peut-être moins la déception ou la destruction des certitudes que le fait de considérer l'inachèvement lui-même comme une fin, comme une garantie que le point d'arrivée est aussi un point de départ. Ainsi, faire de l'«essai littéraire», cela servirait moins à conclure qu'à continuer.

François DUMONT

*Département de français,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

BIBLIOGRAPHIE

La collection «Papiers collés» (1984-1989)

ALLARD-LACERTE, Rolande, *La chanson de Rolande*, Montréal, Boréal, 252 p.
1989

ARCHAMBAULT, Gilles, *Chroniques matinales*, Montréal, Boréal, 177 p.
1989

ARCHAMBAULT, Gilles, *Le regard oblique*, Montréal, Boréal Express, 179 p.
1984

BELLEAU, André, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 237 p.
1986

BISSONNETTE, Lise, *La passion du présent*, Montréal, Boréal, 328 p.
1987

9. Bien qu'aucune collection québécoise contemporaine consacrée à l'essai n'ait, à mon avis, l'ampleur et l'importance de la collection «Papiers collés», il faudrait bien sûr, pour parler de l'ensemble des années quatre-vingt, étendre l'investigation à d'autres essayistes. On pourra, à ce sujet, se reporter à une récente «cartographie» de Pierre L'HÉRAULT, conçue du point de vue de l'«hétérogène» (L'HÉRAULT, 1991).

- BRAULT, Jacques, *La poussière du chemin*, Montréal, Boréal, 249 p.
1989
- BROCHU, André, *La visée critique. Essais autobiographiques et littéraires*, Montréal, Boréal, 249 p.
1988
- GAGNON, Lysiane, *Chroniques politiques*, Montréal, Boréal Express, 456 p.
1985
- GODBOUT, Jacques, *Le murmure marchand*, Montréal, Boréal Express, 153 p.
1984
- L'ALLIER, Jean-Paul, *Les années qui viennent*, Montréal, Boréal, 269 p.
1987
- LAROSE, Jean, *La petite noirceur*, Montréal, Boréal, 203 p.
1987
- NEPVEU, Pierre, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*,
1988 Montréal, Boréal, 243 p.
- RICARD, François, *La littérature contre elle-même*, Montréal, Boréal Express, 195 p.
1985
- VADEBONŒUR, Pierre, *Essais inactuels*, Montréal, Boréal, 197 p.
1987

Autres textes cités

- ANGENOT, Marc, *La parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 425 p.
1982
- BELLEAU, André, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, Montréal, Primeur, 206 p.
1984
- L'HÉRAULT, Pierre, «Pour une cartographie de l'hétérogène: dérives identitaires des années 1980»,
1991 dans Sherry SIMON, Pierre L'HÉRAULT, Robert SCHWARTZWALD et Alexis NOUSS,
Fictions de l'identitaire au Québec, Montréal, XYZ, p. 53-114.
- LUKÁCS, Georges, *L'âme et les formes*, Paris, Gallimard, 353 p.
1974
- MILOT, Louise et Fernand ROY (dirs), *La littérarité*, Sainte-Foy, PUL, 280 p.
1991
- PAQUETTE, Jean-Marcel, «Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole», *Études littéraires*,
1972 V, 1: 75-88.
- RICARD, François, «La littérature québécoise contemporaine: 1960-1977. IV: l'essai», *Études*
1977 françaises, XIII, 3-4: 365-381.
- TERRASSE, Jean, *Rhétorique de l'essai littéraire*, Québec, PUQ, 157 p.
1977